

Pour Roger Toulouse

Je m'en souviendrai toujours. Un jour, Roger Toulouse m'a invité à découvrir l'une de ses expositions, rue Jeanne d'Arc, à Orléans. Nous regardions les toiles. Il avait l'attitude réservée mais amicale que nous lui connaissons. Il parlait peu. Il réfléchissait devant chacune de ses œuvres. Je me disais qu'il pensait à la genèse de chacune d'entre elles, à ce qu'elle aurait pu être, à ce qu'elle était, à ce qui aurait pu être amélioré : auteur de tant de tableaux remarquables qui, pour moi, sont souvent des chefs-d'œuvre, il n'avait nullement l'attitude repue ou satisfaite que l'on trouve chez des artistes toujours contents d'eux-mêmes, imbus de leur talent. Non, il était toujours en recherche. Je savais qu'il s'était séparé d'œuvres qu'il jugeait inabouties ou qui n'étaient pas en harmonie avec son projet, son désir, son attente. Je savais que son œuvre prolifique ne s'arrêterait jamais, qu'il serait toujours en recherche. Inlassablement.

Je devais parler davantage que lui. Je le sais : souvent les politiques parlent trop ! Nous arrêtant devant un tableau, je lui ai dit : « *Il est vraiment bien ce tableau* ». Il n'a pas répondu. Nous avons poursuivi sa visite. Jusqu'à la fin, comme toujours, il fut lui-même : un homme attaché dans le silence - comme il le fut si souvent et si longtemps dans son atelier - à la profondeur des êtres et des choses.

Le temps passa. Bien des années après, Roger nous quitta. Je me souviens de ses obsèques dans une église orléanaise. Les amis prirent la parole. Ils célébraient l'être, le créateur exceptionnel. Je me disais qu'il eût peut-être préféré le silence. Mais nous sommes ainsi. C'est la chaîne de la vie qui nous conduit à couvrir de mots et de fleurs ceux qui sont en partance, mais qui restent et resteront en nous. L'art, la littérature, la poésie - que Roger a tant célébrée, combien de livres de poètes a-t-il accompagné de ses œuvres ? - permettent aux vivants de dialoguer avec les morts. La responsabilité de celui qui contemple les œuvres d'art ou lit les livres et les poèmes n'est pas négligeable. Charles Péguy qui naquit dans le faubourg Bourgogne, à proximité de la rue de l'Abreuvoir - où fut la dernière demeure et le dernier atelier de Roger Toulouse - insistait beaucoup sur l'acte de lire si complémentaire - indissociable - de l'acte d'écrire. Il fait dire à *Clio* dans le livre éponyme : « *Il est effrayant, mon ami, de penser que nous avons toute licence, que nous avons ce droit exorbitant, que nous avons le droit de faire une mauvaise lecture d'Homère, de découronner une œuvre du génie, que la plus grande œuvre du plus grand génie est livrée en nos mains, non pas inerte, mais vivante comme un petit lapin de garenne* ».

... Quelque temps après les obsèques de Roger Toulouse, son épouse, la chère Marguerite, me demanda de venir la voir rue de l'Abreuvoir. Elle m'accueillit chaleureusement. Et elle me remit le tableau au sujet duquel j'avais dit bien des années auparavant : « *Il est vraiment bien ce tableau* ». Roger avait écrit au verso qu'il m'était destiné.

Mon émotion fut grande. Souvent, ou parfois, lorsqu'on fait un cadeau, on le fait autant pour soi que pour le récipiendaire. On est content de faire plaisir. Il arrive même qu'on soit plus heureux que le destinataire - pour changer de terme ! Eh bien, en l'espèce, Roger s'était privé de cette vanité si banale - le « plaisir d'offrir ». Il avait entendu, il avait écouté cette phrase si banale que j'avais dite. Il voulait faire un acte d'amitié. Un vrai, profond. Au-delà de la mort. Au-delà de la mort et de la vie. Oui, je m'en souviendrai toujours.

Qu'il me soit permis de remercier très sincèrement Abel Moitié, sans lequel, j'en suis persuadé, n'auraient sans doute pas existé les 27 numéros de la revue des Amis de Roger Toulouse, et

toutes celles et tous ceux qui y ont contribué, ainsi que les conservatrices et conservateurs du musée des Beaux-Arts d'Orléans, les amis peintres - et parfois anciens élèves, à l'École Normale d'Orléans de Roger - et les amis poètes, qui au travers de ces 27 parutions de la revue, mais aussi des expositions, de leurs catalogues, des livres... ont permis que toute l'œuvre de Roger Toulouse, du début à la fin, et dans tous les domaines, si nombreux, où son talent s'est essayé, s'est exercé, s'est accompli, soit découverte ou redécouverte, ou simplement connue - bien des pans de l'œuvre ne l'étaient pas – et soit célébrée, magnifiée, partagée, comme elle le mérite.

Je dirai ma passion pour les premières œuvres, celles de la première « période » (on a beaucoup parlé de *périodes*, s'agissant de Roger Toulouse, j'y reviendrai) allant de 1933 à 1937. Car c'est déjà toute l'œuvre qui apparaît, de manière prémonitoire, en ces tableaux figuratifs, ou presque, la suite étant en quelque sorte le développement sous des modalités diverses et sans fin renouvelées de cette première étape.

Je citerai l'un des tout premiers tableaux connus : *L'église de Semoy* (1933) qui frappe par les formes et les couleurs qui constituent une simple et forte harmonie.

Je citerai : *Nu sur la plage* (1937), une somptueuse autant que sensuelle célébration de la beauté.

Je citerai encore deux tableaux si proches, toujours de 1937 : *La Madone* et *La Lecture* avec ces regards troublants de femmes, ni gais, ni tristes - presque indéfinissables, mais emplis d'une douce et tendre ferveur.

Roger Toulouse se cherche. Il a suivi une formation rigoureuse aux Beaux-Arts d'Orléans, en dessin surtout. Mais la peinture l'attire tout autant. Il est ouvert à tous les mouvements du siècle : le fauvisme, le cubisme, le surréalisme. Il rencontre Max Jacob. Il est reconnu à Paris, mais revient à Orléans. Et poursuit, inlassablement, ses recherches. Jean Perreau, dans son introduction au catalogue de la rétrospective de 1995 au musée des Beaux-Arts d'Orléans, expose en détail les « *influences* » qui ont pu le marquer - mais jamais le soumettre : j'y reviendrai – et les « *périodes* » qui ont jalonné son itinéraire : la période *expressionniste* (1945-1948), la période *symboliste* (1949-1956), la période *triangulée* (1957-1972), la période dite « *constructive* » (1973-1989), la période blanche, « *sereine* » (en 1990-1991) et la période « *sombre* », celle du « *noir de fumée* » (1992-1993) et enfin la période ultime (1993-1994).

Ces distinctions sont éclairantes. Mais j'ajouterai qu'il n'y a pas de frontière étanche entre les périodes. Il y a d'amples transitions, et surtout, constamment, des essais, des recherches et la quête, au travers de tableaux relevant de la même thématique, de l'expression la plus juste, pour toujours mieux décrire, ou plutôt donner à voir, les malheurs et les bonheurs du monde.

Et quand aux « *influences* », j'emploierai à leur sujet le terme « *innutrition* », cher aux poètes de la Pléiade et particulièrement à Joachim du Bellay attaché aux textes de l'Antiquité gréco-latine, mais refusant avec vivacité la plate imitation et se nourrissant de ceux-ci pour créer de nouvelles formes d'écriture et de littérature.

Ainsi, sans méconnaître les apports de tous les courants de l'art de son époque, Roger Toulouse s'est constamment employé à en goûter la « *substantifique moëlle* », comme disait François Rabelais, à butiner autour d'eux, à en saisir le miel pour composer une œuvre originale, une œuvre sans pareille. Avec le courage, la force, la ténacité de celui qui ouvre, et puis qui poursuit

son chemin du dessin à la peinture, de la peinture à la sculpture, passant toujours par la case « poésie », celle des autres poètes - si nombreux -, et aussi la sienne.

Dans un texte publié dans le quatrième tome de ses chroniques, Roger Secrétain écrit que Roger Toulouse « *s'est enfermé chez lui, c'est-à-dire en lui-même. Ce moine de la peinture vit en face de son art, dans une recherche inlassable, dans une solitude et une concentration qui ont porté leurs fruits* ». Il a écrit aussi : « *Il travaille, voilà tout, dans l'application et la ferveur* ». Et encore : « *Son expression est au-delà des poncifs, y compris des poncifs de la modernité* ». Quoi de plus juste !

Dans le texte déjà cité, Jean Perreau nous parle, s'agissant de Roger Toulouse, d'une vie intérieure « *mêlée d'ambition et de désespérance* ». Il le décrit comme « *solitaire, timide, introverti* ». Il évoque une peinture « *puddique, secrète, silencieuse et angoissée* ». Roger Secrétain trouve en Roger Toulouse « *une subtile sévérité, une gravité triste et presque déchirante* ».

Cela peut donner une impression très sombre.

Et lorsque l'on regarde les portraits de Roger Toulouse, - je pense au *Charmeur de grenouilles* et à tant d'autres -, on est frappé par les yeux vides, le regard absent, avec toutefois des contre-exemples (j'ai parlé de *La Madone* et de *La Lecture*), mais, au total, il y a, oui, dans cette œuvre une certaine gravité, en même temps qu'il y a une fidélité au réel - pensons à tous les objets dessinés et peints -, quelque chose qui s'apparente au « *Parti pris des choses* » de Francis Ponge.

Je voudrais cependant prendre le contrepied de cette vision d'un Roger Toulouse solitaire et pessimiste - même si le titre du dernier livre de Roger Secrétain « *Sagesse du pessimisme* » pourrait aussi, d'une certaine façon, s'appliquer à lui.

Car solitaire, Roger Toulouse ne le fut pas.

Certes, il donnait le temps nécessaire au silence et à la concentration. Mais il ne manqua pas de relations dans sa période parisienne. L'amitié pour Max Jacob fut ensuite constante. Et il suffit de feuilleter les 27 numéros de la revue des Amis de Roger Toulouse pour découvrir d'innombrables photos où on le voit avec Marguerite et ses amis poètes de l'école de Rochefort, Hélène et René-Guy Cadou, Marcel Béalu, Jean Rousselot, Luc Bérumont, Michel Manoll, et tant d'autres. N'oublions pas non plus les rapports qu'il noua avec ses élèves de l'École Normale d'Instituteurs d'Orléans. On peut à la fois être un homme de la concentration et un homme du dialogue et de l'amitié fidèle.

Et quant au prétendu pessimisme, il me fait penser aux formules célèbres selon lesquelles si la connaissance du réel conduit au pessimisme, la volonté, le désir, l'amour de la vie conduisent à l'optimisme.

Ainsi, Roger Toulouse s'est inscrit à gauche dans ses choix et ses appartenances politiques. Il se voulait et était progressiste. Ses nombreuses peintures consacrées au monde du travail, à l'industrie, à la recherche, à l'innovation montrent qu'à coup sûr il n'était pas tourné vers le passé. Mais, comme l'écrit Isabelle Klinka dans le numéro 6 de la revue, Roger Toulouse « *n'a jamais cessé de s'intéresser à l'évolution et au progrès même s'il en percevait les dangers et les excès* ». Et dans le numéro 7 de la revue, Abel Moitié renchérit : « *De la lucidité, du courage,*

de l'éthique, ce sont les vertus qui structurent solidement la réflexion philosophique de Roger Toulouse [...] Qui l'a vu s'émerveiller toujours devant une technique nouvelle, l'expérimenter souvent, se l'approprier parfois, ne peut que confirmer son appétit pour l'aventure de la modernité. Qui interroge son œuvre comprend bien vite son goût pour l'évolution et le changement. C'est qu'en effet, ce n'est pas tant le progrès en lui-même qu'il redoute, que le risque de sa perversion et de son emballement ». Jean Perreau, toujours dans le texte déjà cité, écrivait qu'à la fin des années 40, Roger Toulouse refuse « *l'abstraction envahissante que les tenants du libéralisme opposent au réalisme socialiste sans spiritualité défendu par Aragon et le Parti* ». Cette phrase est très juste. Roger Toulouse a fait ses choix, mais par-dessus tout, il est attaché comme deux grands orléanais, Etienne Dolet et Charles Péguy, à la souveraine liberté de l'esprit.

Pour finir, nous laisserons la parole à Roger Toulouse lui-même. À Jacques Delpeyron il a écrit : « *Parfois au milieu du chaos il faut la joie* ». Et Jean Perreau nous livre cette autre citation : « *Je peins comme je respire, avec faiblesse, joie et parfois détresse* ».

Ce mot, *joie*, qui revient est d'autant plus fort qu'il est le fruit tenace du travail et de la concentration pour dépasser le *chaos* et la *détresse*. Roger Toulouse regarde le monde comme il est. Mais il ne se résigne pas. Il sait que tout son labeur pour le décrire et le peindre, au-delà des démagogues, des populismes et des idées toutes faites, au-delà du tragique et des angoisses est aussi, indissociablement, un chemin vers la joie.

Jean-Pierre Sueur